DES RELIGIONS

Nécessité d'une Révélation.

Dans la relation entre Dieu et l'homme, les religions reconnaissent à Dieu le rôle supérieur; les systèmes philosophiques le prêtent à l'homme. Voilà pourquoi le bon sens des foules les mène aux thaumaturges; le socratisme n'aura jamais d'autre martyr que son fondateur.

Dieu ne nous est pas accessible de plain-pied, mais par la prière humble. Axiome bien clair, et méconnu par tant de déistes! Le hova qui implore ses fétiches est plus proche du divin que Descartes. Zeus se rira toujours de l'escalade des Titans; il n'est pour le vaincre qu'une larme. Dieu révélé malgré lui, voilà néanmoins où prétend le rationalisme!

Pas plus que l'intelligence, une sentimentalité facile ne suffit à nous préciser le Maître de nos destinées. Est-il, pour l'esprit humain, honte comparable à l'invention de ce tourangeau céleste que Béranger intitule Dieu des bonnes gens? A priori, le Dieu de la Bible paraît aussi supérieur à cette idole que l'amour est supérieur à la bonhomie. Et la logique induit des spectacles de ce monde un Dieu infini de l'amour ou infini de la justice, selon que nous aurons agi.

L'intuition et la révélation constituent les seuls rapports complets entre Dieu et l'homme. Appuyée sur les faits, la foi, selon le mot si exact de saint Jean de la Croix, « transforme le principe de nos connaissances ». Il faut que toutes nos facultés adorent; dans le rationalisme, l'intelligence seule cherche Dieu.

Le monde des idées se compose d'un éparpillement de vérités en apparence contradictoires, mais que la révélation transcendante peut polariser et unifier. Hors d'elle, il y a place logique pour les erreurs les plus opposées.

La dernière pensée de Kant, en qui s'incarna le criticisme, fut de reconnaître les droits de la volonté dans une enquête sur le vrai. L'amour, sous le nom de désir, doit être à la base de toute recherche du divin *révélé*. Puis l'intelligence contrôle le fait transcendant. La volonté fixe la certitude obtenue et en pratique les conséquences. Un spiritualisme sans culte est peut-être plus absurde qu'une religion sans dieu (le Bouddhisme).

On trouve dans toute religion une manifestation antérieure de Dieu, interprétée logiquement ou illogiquement par les facultés de l'homme, plus ou moins assisté de la Grâce.

Sans révélation, l'idée du divin fût restée un inutile concept. On accordera qu'il existe bien autant de différence intellectuelle entre Dieu et un savant qu'entre ce savant et un illettré! Or, les connaissances que celui-ci n'acquerra jamais seul, le savant les lui *révèle*. Pourquoi Dieu ne révélerait-il pas à l'humanité quelque parcelle utile des vérités supérieures à notre entendement? Le mystère nous enveloppe, impénétrable même dans les sciences physiques. Car, observe Gustave Droz, « que « fait-elle donc, votre science? Elle met des étiquettes « sur les mystères, elle catalogue ses ignorances. Vous « comprenez tout! Et vous ne savez même pas comment « naît une idée dans votre propre cervelle. Entre nous, « pas de façons: dites-moi donc sans détour ce que c'est « que l'attraction, la pesanteur, la lumière, la vibration « moléculaire; que sont toutes ces propriétés de la « matière dont vous m'avez si souvent dit le nom sans « jamais m'en définir l'essence. Votre science saute par-

« dessus les abîmes et crie bien haut qu'elle les a com-
« blés ».

Ignorant ainsi l'essence du monde physique sur lequel nous semblons régner, pénétrerons-nous donc l'immatériel infini ? Il a fallu huit cents ans à la raison grecque pour se dégager du polythéisme. L'histoire de la philosophie se réduit au continuel naufrage de vaisseaux arrogants, ballottés dans des ténèbres sans phare, entre les écueils de l'athéisme et du panthéisme. Dès lors, pour l'illettré avide du divin, quelles chances d'y atteindre ? Aucune, si Dieu ne vient pas au-devant de lui, soit par une Révélation publique, médiatement continuée, soit par quelque intuition immédiate et particulière.

Théorie générale des religions.

Toutes les religions dérivent d'une vérité centrale qu'elles représentent inégalement. Il n'existe pas d'hommes placés par Dieu dans l'erreur ; il existe des hommes placés par leurs ancêtres ou par eux-mêmes dans une moindre vérité. Le polythéiste possède la notion vraie d'une transcendance quelconque ; le musulman, la notion supérieure de Dieu Un ; le protestant, la notion supérieure de la métaphysique chrétienne ; le catholique, la vérité intégrale. (Je préjuge encore ici, et comme centre d'observation, cette vérité du catholicisme.)

Pourquoi tel enfant naît catholique, tel autre musulman, voilà un secret de Dieu. Nous constatons seulement que dans la nature tout s'hérite, qu'il existe des responsabilités collectives, enfin que l'égalité n'apparaît nulle part dans le monde physique ni le monde moral. D'ailleurs le privilège n'est pas l'injustice, et tout privilégié doit trembler, parce qu'à plus de faveurs correspondent plus de devoirs.

La pluralité des religions, fruit de la liberté humaine

en révolte contre le plan divin, concourt du moins à l'exercice des lois de l'option et de l'effort. La valeur naît du choix, et aucune grande joie n'est dans le facile ; la vie surnaturelle surtout est exclusive de ce facile et de l'agréable ; notre destin réel est la virilité de la douleur, prélude de l'illimité de la joie. Or, supprimez la pluralité des religions, et vous supprimez le mérite des martyrs, des missionnaires, des convertis, et des anxieux de bonne volonté. Une première preuve en faveur du Christianisme serait qu'il est mouvement et bataille intellectuelle ; il reconquiert ici ce qu'il a perdu là, et sans cesse. Le bouddhisme rêve, l'islam croupit ; là, ni grands révoltés comme Luther, ni profonds remueurs de foules ou de dogmes tels que saint Bernard ou saint Thomas. L'Asie somnole parmi ses narghilés, l'Afrique dans ses harems ; l'Europe vit, travaille, pense, aime, et invoque le Christ ou le déteste.

L'Islam n'est cependant qu'une hérésie judéo-chrétienne ; le bouddhisme, qu'une secte brahmanique. Il n'existe que trois religions radicales issues de la Révélation primitive, et d'où procèdent toutes les autres : le polythéisme, le brahmanisme, et le Judéo-christianisme. Deux sont évidemment une altération de la troisième ; on déterminera intrinsèquement la véridique par sa ressemblance avec nos concepts rationnels, et parce qu'elle constituera la synthèse historique et dogmatique la plus complète et la plus pure des documents épars que les diverses religions nous ont conservés sur la Révélation primitive.

El, Brahm, Zeus, ainsi s'exprime dans les trois religions primordiales la Force personnelle infinie, l'Etre cause, le centre immuable autour duquel tout évolue, Dieu Un. L'idée de Dieu Créateur ou Organisateur s'énonce

aussi par d'autres termes dont le radical, identique chez les Aryens et les Sémites, prouve une communauté de traditions : Johvah, Jovis.

En même temps que cette unité de l'Etre absolu, apparaît dès l'origine le concept du ternaire. Il se développera logiquement à travers l'histoire d'Israël. Dans l'Inde, Brahm comme plasmateur devient Brahma ; comme conservateur, Vichnou ; comme destructeur, Siva. Et nous voici sur la limite où cesse à ce point de vue la tradition première ; déjà la désignation de Siva comme complément de la Trimourti introduit l'erreur manichéenne, le mal divinisé. Mais les trois *rapports* de la Divinité n'altèrent en rien, dans le primitif dogme hindou, l'Unité d'*essence*. bientôt les causes déformatrices de la vérité religieuse s'insinuent dans le védisme ; voici les mythes fantastiques, les incarnations de Vichnou en poisson, en sanglier, en tortue ; puis les dieux et leurs aventures scandaleuses.

Dès lors le brahmanisme est récusé par la raison. A fortiori récusera-t-elle le polythéisme hellénique qui divinisa tous les vices et ravala le divin jusqu'aux intrigues galantes de Zeus. Le contraste de ces hontes intensifie l'inaccessible lumière du Dieu mosaïque, miraculeusement inaltérée chez l'un des peuples les plus enclins par nature à l'idolâtrie.

La notion de l'immortalité de l'âme est élevée chez les Hindous, mais ses altérations répugnent à nos facultés supérieures qui exigent la survivance illimitée et *individuelle* : le juste s'absorbe *impersonnel* en Brahm ; le coupable subit un enfer de quatre-vingt millions de siècles ; le juste non épuré, un purgatoire de métempsychoses. Or apothéose impersonnelle et métempsychose ne le cèdent au néant ni en horreur, ni en illogisme car la modalité extérieure d'un être peut changer, mais non sa modalité interne, encore moins sa substance.

Toutefois c'est de l'Inde, c'est par le culte d'Agni, que

se répandra en Grèce, à Rome, dans la Germanie et la Celtique, la religion du foyer, qui se greffa sur l'universel culte des morts, ce rejeton de vérité jailli de la tradition première, accru par les phénomènes surnormaux, et qui se fait jour à travers la jungle des mythologies. Toute une famille sémitique, la chinoise, se contentera du seul culte des ancêtres ; exclusivisme fatal à la moralité, puisque la destinée du mort ne dépend plus de ses mérites mais de l'hommage des descendants.

L'immense supériorité du Judéo-christianisme éclate encore ici. Son dogme, progressivement dévoilé, fusionne notre double courant d'aspirations : union avec Dieu, persistance individuelle. Il immatérialise l'âme. Comme l'égyptien, l'hébreu croit à une pesée des mérites et des fautes ; comme les invocateurs des Mânes, le disciple de Confucius ou le latin, il se prépare à retrouver ses pères Mais l'affirmation catholique de l'efficacité des prières pour les morts et de la substitution, concilie seule, et logiquement, les croyances divergentes sur le problème de nos destinées ultraterrestres.

Malgré les hommages décernés par le rationalisme à la morale chrétienne — honneurs prodigués à la garnison qu'on voudrait voir capituler — c'est sur le terrain de la morale *individuelle naturelle* que s'affirme le moins nettement la supériorité du Judéo-christianisme. Non que sa morale ait été surpassée ; mais nous la voyons partiellement égalée par la charité bouddhique, par le respect du mariage, de la vieillesse et de l'hospitalité chez les Grecs, par certaines mœurs des Germains, enfin par une douceur plébéienne des peuples méditerranéens qui, à travers les crimes illustres, se fait jour jusqu'à nous, et qui a pu exister aussi chez beaucoup de nations dont la mémoire, faute de poètes et d'historiens, s'est éteinte. Cette extension de la loi naturelle à tous les hommes témoigne de nouveau que le privilège n'est

pas l'injustice, et que si l'*option* divine a favorisé certains peuples et soumis aux conditions du développement humain l'Evangile universel, la *justice* divine maintient pour toute créature intelligente et libre la possibilité du mérite et du démérite. C'est Luther qui damne l'universalité du paganisme. Les musulmans guéris à Lourdes nous attestent la non restriction des grâces divines. Jamais la formule « hors de l'Eglise point de salut » ne fut admise au sens étroit par la théologie qui distingue entre le *corps* baptisé et l'*âme* extensive de l'Eglise. La restriction ne procède pas de l'esprit catholique, mais d'*un* esprit du Moyen Age ; les papes le condamnent, et Dante s'en indigne magnifiquement. Rude épreuve pour l'Eglise d'avoir eu à civiliser les barbares ; on lui impute à crime tout ce qu'elle n'a pu leur ôter de férocité !

Ici apparaît une excellence morale propre au Christianisme, celle qui s'exerce sur les *collectivités*. Hors du Christianisme, l'individu valait en général mieux que l'âme de la race et surtout que l'esprit de la cité. C'est cet esprit que le Christ est venu détruire ; cette âme qu'il est venu métamorphoser. Avant lui, des unions furent vertueuses : seul il a proclamé l'indissolubilité de l'amour béni par Dieu. Euripide nous montre quelques maîtres familiers avec leurs esclaves : seul le Christ a condamné l'esclavage. Le petit Astyanax nous touche : seul le Christ a fait une loi du respect dû à l'enfant. L'individu antique fut bon par la loi naturelle, et malgré la loi de la cité que les meilleurs philosophes ne changèrent point.

Mais le véritable monopole de l'éthique chrétienne, c'est la morale *surnaturelle*. Le Judéo-christianisme n'a pas seulement drainé tout le bien naturel épars dans les religions, il a instauré les vertus transcendantes. Par lui, et pour la première fois, Dieu a sollicité l'*amour* de l'homme. Si quelques lueurs sur le *sacrifice interne* traversent la pénombre païenne, elles sont si rares, si pâles, si inconciliables surtout avec leur ambiance sociale, qu'on y doit reconnaître un pressentiment connexe au messianisme. Il faut la menace d'une sépulture vivante pour obtenir de six vestales cette virginité qui rayonnera en des millions d'admirables saintes. Le Bouddhisme enseigne l'amour du prochain, même le pardon ; mais aucune religion, aucune philosophie n'ont soupçonné la transcendance de cet amour tel que saint Jean nous le montre « consommant tous les hommes dans l'unité ». La légende de Polycrate préfigure obscurément la grande loi de l'immolation volontaire ou consentie, dont Maistre a dit : « Celui qui n'a jamais souffert dans ce monde ne « saurait être sûr de rien ; mais je ne vois pas ce que peut « craindre, ou laisser craindre, celui qui a souffert avec « acceptation. » Le bonheur du coupable effraie pour lui l'âme antique ; Némésis, c'est la Providence rétributrice ; mais Dieu n'est point aimé ; la crainte seule provoque alors le sacrifice ; une égoïste prudence préside à des immolations *physiques*, jamais la considération de l'intérêt de Dieu, idée si peu rationnelle et si raisonnable. « Le grand crime des Gentils, déclare saint Paul, c'est « de n'avoir point aimé. »

Aussi la pratique des renoncements n'a-t-elle atteint sa signification parfaite que dans le prophétisme hébreu, puis dans les Ordres contemplatifs ou actifs du catholicisme. Ailleurs, l'on ne trouve guère qu'ébauche ou parodie du monachisme : derviches hurleurs de l'islam, ou brahmes qui s'hypnotisent à regarder fixement leur nez en répétant la syllabe *oum*.

Sur la catégorique supériorité du *sacrifice* dans le Christianisme, Maistre a porté le jugement définitif : « La rédemption est une idée universelle ; toujours et « partout on a cru que l'innocent pouvait payer pour le coupable ; mais le Christianisme a rectifié cette idée et

« mille autres qui, même dans leur état négatif, lui « avaient rendu d'avance le témoignage le plus décisif... « L'homme coupable ne pouvait être absous que par le « sang des victimes ; ce sang était le lien de la récon- « ciliation... L'idée universelle de la communion par le « sang, quoique viciée dans son application, était néan- « moins juste et prophétique dans sa racine. Il est entré « dans les incompréhensibles desseins de l'Amour tout- « puissant de perpétuer jusqu'à la fin du monde, et par « des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, « ce même sacrifice matériellement offert une seule fois « pour le salut du genre humain... Il n'y a rien qui dé- « montre d'une manière plus digne de Dieu ce que le « genre humain a toujours confessé, même avant qu'on « le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réver- « sibilité des mérites de l'innocence payant pour le cou- « pable (Maistre oublie d'ajouter : *volontairement*) et le « salut par le sang. »

Si l'homme conteste l'utilité de l'expiation *individuelle volontaire,* à laquelle le sacrifice divin *ajoute* la valeur infinie, il ne peut douter de l'expiation *imposée*, de la mort universelle, des fléaux, du sacrifice public des guerres, de l'euménide attirée par les iniquités collectives ou privées. Il faut une expiation. Au sacrifice moral de soi-même ou à l'offrande de ses biens propres, le païen substitua souvent l'immolation physique d'autrui ; d'où les bûchers de Moloch et de Teutatès, le sein percé d'Iphigénie. Remarquez que le peuple hébreu, dur de mœurs et suprêmement théocratique, a seul, dès l'origine, répudié les victimes humaines. Jéhova, s'il les demande, se contente de l'intention, parce que, dit le psalmiste, « le sacrifice voulu de Dieu c'est un cœur dou- « loureux et contrit ». Pour sacrifice expiatoire, outre les mortifications corporelles et le détachement des richesses, le Judaïsme offre une âme ; l'Eglise offre la souffrance

consentie par le Christ pour compenser l'infinité objective de toute offense faite à Dieu.

C'est cette sublimité, pour nos étroits jugements déconcertante, et qui ne trouve quelque analogie terrestre que dans l'amour ; c'est la pureté immédiate et constante des dogmes et des rites, qui obligent à commencer par l'étude du Judéo-christianisme toute enquête sur la vérité transcendante. Il n'est cependant pas dédaignable que cette religion à trois degrés progressifs (révélation primitive, révélation mosaïque, révélation chrétienne) gouverne actuellement la moitié des consciences humaines, l'élite intellectuelle et morale. L'Europe mène le monde, et la pensée de l'Europe est le Christianisme.

Après quelques remarques sur la Révélation primitive, il conviendra de reconnaître le carrefour d'où les religions sont parties, et de rechercher en elles la survivance divine et l'intrusion démoniaque. Car aucune n'est totalement d'invention humaine. Elles sont un affaiblissement de la vérité, mêlé d'horreurs que la puissance personnelle du Mal explique seule : ceci a produit les crimes dont s'indigne Lucrèce ; ce n'est pas pour le plaisir de brûler leurs enfants que les Phéniciens eussent imaginé le baalisme.

Néanmoins, l'apport des passions humaines apparaît nettement dans les religions dérivées, tandis que ce qu'elles ont de généreux est un débris divin. Dans l'Asie antique, le peuple recevait ses dieux, comme tout le reste, de ses despotes ; comment ces violents et ces luxurieux, ignorants de l'amour terrestre, eussent-ils imaginé le divin ? Car il n'y a pas deux amours. Aussi l'influence politique a-t-elle toujours repris sur la bonté et la justice de la Divinité, jusqu'à la ravaler aux

fantasques Olympiens de l'Iliade ; ah ! alors les hommes sont bien les « infortunés mortels » !

L'imagination naturaliste, un symbolisme personnificateur, l'interprétation subjective des phénomènes surnormaux, le caractère des races, l'esprit local, diversifièrent les légendes, sans parvenir à étouffer l'origine transcendante de tout culte. Le polythéisme n'est pas la mort, il est le sommeil ; sommeil peuplé de fantômes et de songes : tel songe est divagation ; tel autre, pressentiment ou souvenir.

Les religions les plus sensées procédèrent du cœur, non de la raison. Tandis que l'orgueil ésotérique aboutissait aux Bacchanales, l'agnation triomphait heureusement du polythéisme officiel ; l'agnation, motif anticipé de la parole évangélique : « Je vous remercie, Père, « d'avoir révélé cela aux petits et de l'avoir caché aux « doctes ! »

Les mêmes causes naturelles qui diversifièrent le fond des religions dérivées, ont influé sur l'aspect *extérieur* de la vraie ; d'où nos étonnements d'occidentaux devant la Bible. Mais la différence gît dans la forme, non dans l'essence de la pensée, entre la race sémitique et l'aryenne. Les peuples d'Orient gardent dans l'âme un reflet des mirages du désert ; il y a toujours de l'irréel dans leurs peintures des réalités. Sans doute aussi, très proches de Dieu, possédèrent-ils une vérité plus vraie que notre réalisme. Chez les Hébreux, tout fut symbole, jusqu'aux nombres. Jamais le monde visible n'apparut mieux un simple masque de l'invisible. De là nos dépaysements, à nous bons écoliers d'arithmétique, devant ces chiffres sacrés toujours les mêmes. Dans l'antiquité sémitique, et en Grèce avec Pythagore et Platon, le nombre fut divin.

Le Christianisme, tout en unifiant les consciences, se teinta lui-même extérieurement du reflet des races. Si

l'on réfléchissait à ce que la douceur évangélique a pu obtenir du sang maure, on n'attribuerait pas à l'Eglise, dont l'esprit n'a pu l'empêcher, l'Inquisition espagnole ; juif ou catholique, il fallait que ce peuple brûlât quelqu'un ; en revanche, la passion le suréleva jusqu'au sublime de sainte Thérèse. A Paris, le Christianisme devait aboutir à ce mot d'une princesse : « Croyez bien « que Dieu y regarde à plusieurs fois avant de damner « les gens de notre espèce. » En revanche, le besoin d'imposer ses idées, surnaturalisé par le catholicisme, a produit l'admirable prosélytisme de la « Fille aînée de l'Eglise ». En Italie, l'Evangile devait faire éclore les délicatesses délicieuses d'un François d'Assise et d'une Catherine de Sienne. Le Christianisme reste druidique en Bretagne, hellénique sur les bords du Rhône. Car, changeant la liqueur, l'Eglise conserva le vase. Elle ne renversa point le menhir, mais le surmonta d'une croix. Les grands papes du IVe et du Ve siècles traitèrent l'âme barbare comme un sauvageon plein de sève ; ils y greffèrent le Christ. Mais toute greffe dégénère. Aujourd'hui, comme au lendemain de la Révélation primitive, des races entières peuvent altérer en elles le concept du divin, s'abîmer aux pires idolâtries. L'histoire religieuse de l'humanité est une lutte entre la greffe surnaturelle et la tendance à dégénérer.

La Révélation primitive.

L'auteur rationaliste de la *Science des religions* constate que « toutes les recherches méthodiques faites de « nos jours ont abouti vers un centre asiatique com- « mun, d'où les grandes religions au moins sont sor- « ties... Sans compter beaucoup d'Alexandrins, le stoï- « cisme, *Platon, Socrate* lui-même et ceux que de son « temps on appelait orphiques, croyaient, enseignaient